

Destins ont lié sa vie à la tienne. Si elle mourait, tu mourrais aussi.

—Comment le sais-tu ?

—Comment ai-je su l'arrivée de tes ennemis ? Comment suis-je arrivé jusqu'ici malgré tant d'obstacles et de dangers ? Moi aussi, je suis sorcier ; je te le prouverai plus tard.

—Cette femme sera épargnée.

—Oui, mais il ne faut pas que tes soldats tuent les autres Bazungas tout de suite ; il vaut mieux qu'ils te les amènent prisonniers.

—Pourquoi ?

—Pour leur faire avouer leurs complots, et les forcer de rompre, avant leur mort, les charmes qu'ils auraient pu jeter contre ta peuplade et ton auguste personne.

—La sagesse parle par ta bouche. On va te préparer une case, et je t'enverrai de quoi manger. Demain, Tamanou sera ici, et nous verrons ce que dira sa science. On te donnera de la *boyalva* (bière du pays) tant que tu en voudras. Mbourousémé est un grand chef qui a le cœur généreux et la main ouverte pour ses amis.

Le hérant de Mbourousémé conduisit Morany à la case qu'on lui destinait. Pendant ce temps, le roi faisait apporter à la *Kotla* (place, assemblées) des vivres et de la *boyalva*. Une fois gorgés de nourriture et ivres de bière, ses sujets commencèrent une de ces danses sauvages dont nulle description ne saurait donner l'idée, et durant lesquelles l'homme trouve moyen de se rendre plus hideux et plus repoussant que les animaux des forêts.

Les danses et les hurlements se prolongèrent jusqu'au jour ; alors seulement il fut enfin permis à Morany de prendre un peu de repos.

Le surlendemain, Gaspard Novéal, devenu Tamanou le sorcier, rentra à Sérouma.

C'était un grand vieillard de soixante et quelques années, dont la figure, ravagée par les passions et par les luttes de tout genre plus encore que par les années, avait parfois quelque chose d'égaré. Il portait le costume des Batongas, c'est-à-dire un kaross, ou manteau de peau, et une sorte de ceinture ou tablier, ornée d'une foule de bandelettes descendant jusqu'à mi-cuisse. Ses cheveux, arrangés avec de la graisse et de la terre rougeâtre, formaient sur sa tête une espèce de tortil terminé par deux cornes de forme bizarre.

Bruni par le soleil, par le grand air et par des frictions continuelles de terre argileuse, son corps avait presque la couleur de celui des sauvages.

Ainsi que l'avaient raconté les Makololos du docteur, on avait coupé les deux oreilles à M. Novéal, et ses pieds, avaient été entaillés de telle façon qu'il ne marchait qu'avec beaucoup de difficulté.

Tamanou portait un vieux mousquet, une assagaye, une hache en pierre de forme bizarre, et divers ustensiles dont sont munis la plupart des sorciers ou médecins des sauvages de l'Afrique.

En apercevant Morany, il tressaillit. Un espoir soudain de délivrance venait de surgir dans son cœur. Il fit un geste mystérieux à l'Eurasien comme pour lui recommander la prudence. Puis, tout en se livrant aux contorsions et aux gambades que lui imposaient ses fonctions de sorcier et sa prétendue folie, il se rapprocha de Mornay.

Quoique l'habitude de dissimuler depuis si longtemps eût donné à M. Novéal un grand pouvoir sur lui-même, il faillit laisser échapper une exclamation de joie lorsque Morany lui adressa la parole en français. C'était la première fois, depuis quinze ans, qu'il entendait le langage de sa patrie. De

grosses larmes coulèrent de ses yeux et roulèrent sur sa barbe blanche.

Voici, en résumé, ce qu'il raconta à Morany pour lui expliquer sa présence et sa captivité chez les Batongas.

Au moment de quitter l'Inde pour aller chercher fortune quelque part, le mari de Zora avait appris par des Arabes de Zanzibar que, sur la rive gauche du Zambèze, à quelques centaines de milles de Quilimané, se trouvaient des mines d'or d'une incroyable richesse.

Poussé par son esprit aventureux, il s'était décidé à partir pour l'Afrique.

Après des vicissitudes sans nombre, il avait fini par arriver au Zambèze, qu'il remonta jusqu'à Sérouma.

Là il fut fait prisonnier par Mbourousémé.

Au moment d'être conduit au supplice, M. Novéal trouva moyen d'échapper à la mort en se faisant passer pour sorcier ou insensé, ce qui est à peu près la même chose chez la plupart des sauvages.

Une fois qu'il eut commencé à jouer ce rôle difficile, il fallut le soutenir, jusqu'au bout. Si le métier de sorcier a ses avantages, il a aussi ses épreuves, et, chez les sauvages, elles sont rudes à supporter.

Ses deux tentatives d'évasions avaient encore compliqué les difficultés de la situation de M. Novéal.

Jadis, il n'avait été sorcier qu'à ses heures. Maintenant qu'on le surveillait constamment, il lui fallait être dans son rôle du matin au soir. A la longue du reste, il avait fini par s'identifier tellement avec son personnage que parfois il lui arrivait de se demander s'il était vraiment autre chose que Tamanou le sorcier.

Parfois aussi, soit que son intelligence eût été un peu affaibli par les souffrances qu'il avait eu à supporter, soit qu'elle se ressentit de cette obligation continuelle de feindre la folie, M. Novéal éprouvait une sorte de fatigue du cerveau et de diffusion dans les idées, qui lui donnaient quelques chose d'égaré. Si on lui parlait alors, il vous regardait sans comprendre, comme un homme dont les pensées sont ailleurs ou dont la raison est affaiblie ; avant de répondre il était obligé de faire un effort sur lui-même pour rassembler ses idées.

Plus apparut encore que réel, cet affaïssement moral trompa M. Morany. Il négligea les précautions qu'il eût prises sans cela pour atteindre son but. Ce but était d'amener M. Novéal à faire un testament, soit en faveur de Morany, si on pouvait l'obtenir, soit en faveur de Mme Juliette Bartelle, mais avec la condition absolue pour celle-ci d'épouser Morany.

Quant aux autres parents de M. Novéal, Morany avait persuadé au vieillard, ou du moins croyait lui avoir persuadé qu'ils étaient tous morts.

II.

M. Novéal avait vécu trop longtemps parmi les Indiens et parmi les sauvages pour ne pas savoir dissimuler ses pensées. Tout en ayant l'air d'approuver les idées de Morany, il ne tarda pas à deviner quelque piège et n'eut garde de s'y laisser prendre. Quoiqu'il ignorât encore l'immense fortune que lui avait laissée la pauvre Zora, il voyait quelque chose de louche dans les efforts constants de Morany pour l'amener à des dispositions testamentaires en sa faveur.

Tous les biens de Tamanou se composant pour le moment d'une hache, d'une pipe et de quelques